

AHARON APPELFELD

Le sommeil qui sauve

Florence Noiville, [Le Monde](#), 24 juin 2011

repris dans [Écrire c'est comme l'amour : portraits littéraires](#), éd. Autrement, 2016

Il est l'un des derniers grands écrivains de la catastrophe. Né en 1932 en Bucovine, dans l'actuelle Ukraine, et vivant aujourd'hui en Israël, Aharon Appelfeld explique au Monde comment l'hébreu lui a permis d'interroger la condition humaine dans sa nudité. Avec *Le garçon qui voulait dormir*, il met en scène un jeune rescapé des camps qui plonge dans le sommeil pour renouer avec ses ancêtres et accéder à une vie plus intense.

Et si c'était en dormant que nous vivions vraiment ? Si l'essentiel nous apparaissait plus nettement dans cet autre état de la conscience qu'est le sommeil ? Si nous étions davantage nous-mêmes sous nos paupières closes - je dors, donc je suis ?

« *Parfaitement ! C'est tout à fait ce que je pense !*, s'exclame en riant Aharon Appelfeld. *Le sommeil n'est pas moins réalité que la réalité elle-même. Mieux, c'est un filtre qui permet d'atteindre la substance du sens, l'essence de l'art...* »

A 79 ans, de passage à Paris, Aharon Appelfeld - *qui se définit comme « un juif écrivant en Israël »* - a le visage rond et les yeux pétillants. Le goût de l'exactitude, aussi. « *Je parle bien du sommeil, au sens physique*, précise-t-il. *Non du rêve...* » Il réfléchit, rajuste sa casquette, puis reprend : « *La réalité est chaotique, elle mélange les détails, brouille notre perception. Dans le sommeil, les faits se détachent : nous accédons à une vérité brute, non transformée par l'activité intellectuelle ou psychique.* »

C'est exactement ce qu'il décrit dans *Le Garçon qui voulait dormir*. Erwin, le personnage principal, est un adolescent rescapé des camps. Depuis la fin de la guerre, il dort. Quelquefois, il émerge du brouillard, somnambule hagard. On lui fourre un quignon de pain dans la bouche et il sombre à nouveau. C'est qu'Erwin se trouve bien dans cette torpeur. Traversant des couches de temps, il entend les voix aimées de ses parents ou de ses grands-parents disparus lors de la Shoah. Il converse avec elles, leur demande conseil, se relie au monde d'hier pour tenter de renaître à celui de demain. Il s'interroge : se peut-il que « *nous portions en nous d'autres personnes que nous-mêmes* » ? Chacun est plusieurs, nous dit Appelfeld. Au fond de nous s'est déposée la mémoire d'êtres que nous n'avons pas été, de situations que nous n'avons pas vécues. Et l'écriture permet d'y accéder. Elle est « *une extension de nous-mêmes* ». Comme la prière ou... le sommeil.

Né en 1932 près de Czernowitz, (dans l'actuelle Ukraine), Appelfeld a 8 ans quand la guerre éclate. Avec ses parents, qui appartiennent à la bourgeoisie juive assimilée, il se retrouve parqué dans un ghetto. « *Je n'ai pas vu ma mère mourir mais j'entends encore son dernier cri* », dit-il dans *Mensonges*, le magnifique exercice d'admiration que lui consacre Valérie Zenatti (*lire ci-dessous*). Son père et lui sont déportés dans un camp d'où l'enfant s'enfuit. Il vit alors chez une prostituée, avec des brigands, puis erre dans la forêt ukrainienne, errance qui sera son « *école de vie* ». A la fin de la guerre, recueilli par l'armée russe, il rejoint l'Italie puis la Palestine sous mandat britannique. C'est à ce moment que se situe *Le Garçon qui voulait dormir*, lorsque, enrôlé avec d'autres jeunes par l'Agence juive, Aharon-Erwin - qui parlait jusque-là allemand, ukrainien et yiddish - se met à l'hébreu pour se préparer à vivre dans le futur Etat d'Israël.

Appelfeld l'avoue sans difficulté : ce garçon qui voulait dormir, c'est lui. « *Comme Erwin, j'ai fait l'expérience du sommeil profond. Comme lui, j'ai compris que je ne pourrais jamais plus communiquer avec mes ancêtres dans ma langue maternelle devenue celle des assassins. C'est pourquoi je me suis lancé dans l'hébreu. Chaque jour, je recopiais un passage de la Bible. Ce fut non pas un apprentissage grammatical ou intellectuel, mais la lente construction d'un lien intime passant par la musique et la couleur des mots.* »

Bientôt, Appelfeld sentira que cette langue est particulièrement adaptée à l'écriture de la catastrophe. « Contrairement aux langues européennes qui ont subi des processus de rationalisation, l'hébreu contient encore quelque chose d'archaïque qui permet d'interroger la condition humaine dans sa nudité », note-t-il. Exemples : « Quand on dit "les cieux" (shamayim), on entend "mayim" (les eaux), ce qui nous ramène à la Genèse, lorsque Dieu créa le Ciel et la Terre en séparant les eaux. "L'homme" (Adam) est contenu dans "adama" (la terre) parce que c'est avec de la terre que l'homme a été fabriqué... Oui, l'hébreu contient encore ces effluves mythologiques qui correspondent justement à ce que je cherche : ramener cette langue à sa dimension religieuse première. »

Pourquoi ? Voyez la Bible qui ne s'intéresse qu'aux faits et rien qu'aux faits. « Quand, dans le Lévitique, Aaron voit ses deux fils consumés par le feu, il est dit simplement : "Et Aaron se tut." On ne sait pas ce qu'il pense, ni ce qu'il dit. Que pourrait-il dire, d'ailleurs ? C'est ce minimalisme, où le silence résonne entre les faits, qui me permet d'interroger la catastrophe autrement. » Autrement, c'est-à-dire en revenant à tout ce qui n'a pas été médiatisé par la politique, la psychanalyse, l'histoire même. En revenant à la langue du mythe, aux états de la conscience, au langage du corps.

Corps suppliciés, moignons qui parlent, corps rampant pour attraper quelques miettes ou u» mégot de cigarette: le corps est partout, chez Appelfeld, dans le tissu même de sa phrase, dans « ces histoires qui s'infiltrant à travers nos cellules » dans la langue maternelle dont il dit qu'à jamais « nos os en restent imprégnés ».

C'est cette quête physique et métaphysique qui fait tout le prix de ses livres. Comme on est loin chez lui de tout cadre historique ! Il ne parle d'ailleurs jamais de Shoah, mais toujours de catastrophe. « Voyez-vous, dit-il, "Shoah", c'est comme "antisémitisme" : ce sont des mots beaucoup trop petits ! »

AHARON APPELFELD naît en 1932 à Czernowitz, en Bucovine. Quand la guerre éclate, sa famille est envoyée dans un ghetto. En 1940, sa mère est tuée, son père et lui sont séparés et déportés. En 1942, il s'évade du camp de Transnistrie où il est interné. Recueilli en 1945 par l'Armée rouge, il traverse l'Europe pendant des mois avec un groupe d'adolescents orphelins et, grâce à une association juive, s'embarque clandestinement pour la Palestine où il arrive en 1946. À la fin des années 1950, il décide de se tourner vers la littérature et se met à écrire, en hébreu, sa « langue maternelle adoptive ». *Fumée*, son premier livre, paraît en 1962. Aujourd'hui, quarante livres plus tard, il est considéré comme l'un des plus grands écrivains israéliens.

Œuvre citée

[Le garçon qui voulait dormir](#), roman, trad. Valérie Zenatti, L'Olivier, 2011.

Lire aussi dans le même numéro du *Monde* :

- « Le paradoxe Appelfeld », par Marc Weitzmann, journaliste et écrivain, 23 juin 2011

« Bien qu'entièrement bâtie sur le cataclysme historique, l'œuvre de l'écrivain tend à gommer toute référence à l'Histoire » : https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/06/23/le-paradoxe-appelfeld_1539628_3260.html

- « Traduire le silence », propos de la traductrice Valérie Zenatti recueillis par Florence Noiville

« L'hébreu d'Aharon Appelfeld est particulier : ce n'est pas sa langue maternelle, mais une langue conquise à l'adolescence - ce qui est également mon cas, nous sommes tous deux arrivés en Israël au même âge exactement. » : https://www.lemonde.fr/livres/article/2011/06/23/valerie-zenatti-traduire-le-silence_1539629_3260.html